

mariée autrefois à un empereur grec. Elle se nommait Agnès de France et elle était la propre sœur du roi Philippe-Auguste. Les chefs de l'armée allèrent saluer cette compatriote : mais, dit le chroniqueur « elle leur fit moult mauvais semblant et moult était courroucée de ce qu'ils étaient là venus ni ne voulait parler à eux ». Et par interprète elle leur fit dire « qu'elle ne savait rien de français ». Si c'étaient là, au lendemain de la prise de Constantinople par les Latins, les sentiments qu'éprouvait à l'égard des vainqueurs une princesse française déracinée, on juge de ce que pensaient les Grecs de race. En fait, bien peu d'entre eux se rallièrent au régime nouveau ; et leurs compatriotes jugèrent durement « ces âmes serviles que l'ambition arma contre leur patrie », ces traîtres qui, pour obtenir quelques terres, firent la paix, « alors qu'ils auraient dû souhaiter rester éternellement en guerre avec les Latins ¹ ».

Ce fut là — rester en guerre avec les Latins — le sentiment général. En face du conquérant étranger, une fois de plus, la nationalité byzantine reprit conscience d'elle-même. Partout des états grecs se constituè-

1. Nicéas.